



POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURGOING

Gejeurnal paralt les Mercredi, Vendredi et Dimanche. and distribute on ville dans is soirde qui précède sa date.

| Pour Roubaix, 25 | frança par an.
| 2 | andreumment | 2 | six mois.
| 3 | 7 | 50 | trois mois.

Les fettres, reclamations et annonces doivent être adressées au redacteur gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires

On s'abonne et l'en reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFFITE, BULLIMA et Cia, 20, rue de la Banque.

APMEO

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annances de MM. HAVAS, LAFFITTE BUL-LIER et C's pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

Roubaix, 47 Juin 4865.

BUILDETIN.

Nous lisons dans le Bulletin de Paris: · Tandis que les cérémonies de la Féte-Dieu, qui s'accomplissent le jeudi en Italie, ont donné lieu, à Naples, à des collisions dont le caractère n'est pas encore bien connu, à Rome cette solennité a été célébrée avec une grande magnificence. Sa Sainteté Pie 1X y a présidé, Le concours de la population romaine et des etrangers était immense.

Le commandeur Vegezzi est arrivé Rome le 11 Juin. Il a conféré, à plusieurs reprises, avec le cardinal Antonellimais à la date du 15, il n'avait pas encore fech audience du Souverain Pontife. Nous ne croyons rien hasarder en répetant que la mission de l'honorable diplomate touche exclusivement à la question épiscopale, et que la politique y est absolument étrangere. >

La même correspondance dit que dans les conversations de la salle des conferences au Palais-Bourbon, on déentait positivement hier le bruit d'une nouvelle prorogation parlementaire. La settion sera bien positivement terminée vendredi 30 Juin. On parle toujours, ajoute le Bulletin de Paris, de la seconde quinzaine de juillet pour les élections munici-

On assure qu'un compromis est intervenu entre le gouvernement et la commission du projet de loi sur les travaux publics. On n'alienerait pas les forêts.

Les avis du Mexique constatent que les Français ont occupé Chihuahua. Juarez s'est enfui vers le Nouveau-Mexique.

On a des nouvelles de New-York en date du 8 juin :

La dette fédérale atteignait au fer juin, 2 milliards 635 millions de dollars (environ ## milliards de francs).

Tout le coton appartenant au gouvernement confédéré qui se trouvait de l'autre côté du Mississipi, a été ou sera remis aux fédéraux. - Le gouverneur de la Caroline du Sud s'est rendu. - Le bruit court que l'anarchie règne à Galveston (Texas).

Le général Grant était arrivé à New-York. On lui a fait une réception enthousiaste. Il a assisté au meeting tenu pour exprimer l'adhésion des citoyens a l'administration de M. Johnson. Ce meeting s'est prononcé aussi en faveur du suffrage des nègres et de l'indemnité à demander aux puissances neutres pour les dommages causés au commerce américain par les corsaires confédéres.

Dans le procès du complot formé pour l'assassinat de M. Lincoln, trois témoins ont déposé qu'ils avaient feint de marcher d'accord avec les notabilités confédérées habitant le Canada et que par ce moyen. ils s'étaient assurés de la complicité de M. Davis et d'autres chefs du Sud.

Le bruit courait à New York à la date du 8 juln que M. Davis ne serait pas jugé avant le mois de septembre. Ce serait là une mesure regrettable, car elle aurait pour effet d'alimenter encore l'irritation des esprits qui règne en ce moment à

Les Russes viennent de subir un sérieux échec dans l'Asie centrale. Une armés russe, commandée par le général Endokimoff, a été battue par le régent du Khokand, l'Emir Nera-Ali-Rhanli.

Les Russes ont eu 4.000 hommes tués et un nombre considérable de blessés.

J. REBOUX.

Une correspondance de Florence, publiée par le Moniteur, donne sur la misio i de M. Vegezzi des renseignements qui méritent d'être reproduits :

M. Vegezzi. dit le correspondant du Moniteur, est de retour à Romè, et nul doute cette fois que ses négociations ne touchent à un dénoument favorable. Les difficultés qui en ont retardé la conclu-sion etaient d'ailleurs d'ordre purement

légal, nullement politique. Le Gouverne-ment italien s'est montré libéral sans aucune réserve, en ce qui concerne les conditions de rentrée des évêques qui pour une cause on pour une autre, se trouvent ébignés, de leur riège, et la ques-tion du nombre des évéchés, qui tenant fort au cœur de Sa Saintelé Pie IX, n'a pas non plus reucontré de s rieuse con-tradiction. Celle du serment des evêques méritait un examen circonspect, en ce que les termes de ce serment doivent se trouver d'accord avec les lois préaxistan-tes par lesquelles étaient réglés, dans l'an-cien Prémont, les rapports entre l'Eglise et l'Etat. De la nécessité pour M. Vegezzi de revenir à Turin pour conférer avec le

Le Gouvernement italien a fait sur ce terrain encore toutes les concessions que lui permettait le respect de la foi, et tout fait prévoir qu'il sortira des négociations cordiales échangées à cette occasion un accommodement de nature à apaiser de part et d'autre les esprits et à préparer atusi des solutions plus complètes.

On écrit de Vienne, 12 juin :

on ecrit de vienne, 12 juin :

a Depuis la rentrée de l'Empereur des bouts de modification ministérielles ne cessont pas de circuler; mais ils sont au moins prématurés. Il est vrail que si une entente de notre cour avec la Hingrie a lieu, ce ne pourra être qu'aux depens de l'unité de l'empire. M. de Schmerling, le représentant de la centralisation ne pourrait donc conveniblement rester au pourpair. Mus crovez-le hier, pous sonnes voir. Mais croyez-le bien, nous sommes encore bien loin de l'emente avec la Hongrie. Il est probable que le chancelier de la Hongrie, le comte Zichy donnera si démission. Il doit être re-nplacé ou par le haron Sennyey ou par le comte de Mas-

• Quelques journaux ont cru pouvoir affirmer que notre gouvernement a do .né à la cour de Rome des conseils de moderation relativement aux négociations qui ont lieu avec le gouvernement italien. Mas on déclare dans les c roles officiels que cette nouvelle est dépourvue de tout fondement.

Pendant le séjour de l'empereur à Pesth, les femmes et les parents des con-dunnés dans le procès Almasy ont de-mandé des audiences en adressant leurs demandes à la le stenance de Hongrie. Ils nont même pas reçu de réponse. Quelques magistrats ont parlé directement à l'Empereur en faveur du comte Almasy, mais sans succès. »

On écrit de Naples à l'Union :

« Perinettez-moi de mettre sous les yeux de vos lecteurs quelques détails fort i téressants concernant les négociations ouvertes par le consul anglais à Naples, pour la mise en liberté de son compatriote, tombé au pouvoir de la bande de Giar-

iombé au pouvoir de la bande de Giardullo.

D'une personne attachée à la diplomatie et de retour de Naples depuis trois jours, racontait à son arrivée que le gouvernement piemontais, s'etant reconnu tout à fait impuissant pour delivrer les deux Angleis, pris par Giardullo dans la province de Salerne, le consul anglais avait dù s'occuper, directement de cette affaira de se

cuper directement de cette affaire et se mettre en rapport avec les brigands. • Etant parvenu à s'aboucher avec eux, il fit demander à quel prix on mettait la

is fit demander à quel prix on mettait la délivrance de son compatriote.

A vingt mille ducats, répondit-on. Le consul se récria fort et interrompit les pourparlers. It fit venir une frégate dans les eaux de Salerne, afin, sans doute, d'intimider les brigands, et les soldats pièmontais, de leur côté, se mirent en campagne contre e.ix. N'ayant pu obtenir aucun résultat par ce moyen; le représentant anglais rouvrit les négociations avec le chef de bande Giardullo.

Combien voulez-vous en définitive ponr le rachat de votre prisonnier? lui fit-il demander. — Quarante mille ducats, repondit Giarduilo; c'est le dernier mot. Pressez-vous si vous ne voulez pas payer davantage, car les vivres sont chers chez nous, grâce à la loi Pica, et ce n'est pas peu de chose que de nourrir un Anglais i surt un gar lez-vous bien de faire venir un nouveau bâtiment de guerre, car la rançon serait triplée. con serait triplée.

on serait triplee.

» Le consul anglais comprit qu'il avait affaire à des gens déterminés et qu'il fal-lait en finir. Après de longs pourparlers avec le gouvernement italien, il fut convenu que les conditions seraient acceptérs, et que 20,000 ducats seraient don és poir la province de Silerne, et les 20,000 autres par l'Augleterre.

On fit savoir aux brigands que leur proposition était acceptée et l'on s'enten-dit sur le jour et le lieu où le rachat se fe-rait. Giardullo exiges un double sauf-con-duit pour son envoyé. A l'heure convenue, le consul anglais arriva à l'endroit indi-qué, escorté de vingt soldats piémontais.

Le brigand vint seul. Après quelques paroles échangées, l'argent fut compté à l'envoyé de Giardullo.

Le consul ayant fait quelques observations sur l'éuormité de la somme exigée, le brigand, à quil a leçon avait été sans doute faite, lui répartit d'un air un peu narquois : « Abbiate patienza signore consule; calmez-vous mousieur le consul, c'est vous qui avez fixé la somme. — Comment, moi? — Eh l'oui. Vous souvient il, monsieur le consul, d'un certain navire, nommé Cagliari, monté par des révolutionnaires et destiné à révolutionner notre pays. Le navire fut pris, confisqué, et les volontaires, parmi l'esquels se trouvaient deux Angluis, furent mis en prison. L'Angleit-rre s'indigna alors. elle menaça notre roi Ferdinand II, et, abusant de sa force, ellé le contraig it à re si uer le navire légitimement capturé, à rendre la inberte aux deux Anglais, et bien plus à leur payer, comme indemnité de leur liberté ravie, une somme équivalente à 18,000 du-cats.

cats.

A. Le prix du rachat, suivant le tarifanglais, est donc de 18,000 ducats, car je
ne suppose pas que l'Angleterre prise
moins haut la liberté d'un honnéte homme que celle de deux malhonnétes gens.
Ajoutez la difference de la valeur de l'argent, à dix-huit ans de distance, et la dépose d'ille par voire comparagnete en cigent, a dix-nut ans de distance, et la de-pense faite par votre compatriote au mi-lieu de nous et vous aurez, signor consul, juste l'équivalent de 20,000 duca s primi-tivement demandés. Quant aux vingt au-tres mille ducats, ils sont la conséquence Sa'erne; car reprit le brigand avec fierté, nous ne sommes pas des enfants que l'on peut effrayer et de qui l'on obtient tout par la peur.

Je ne me rends pas garant, bien enfands tout equi c'est passé entre la

by Je ne me rends pas garant, bien en-tendu, de tout ce qui s'est passé entre le brigand et le consul auglais; mais le récit que je vous rapporte m'a para assez pi-quant et provenir d'une trop bonne source pour ne pas le mettre sous les yeux de vos hono ables lecteurs.

De fait d'un consul traitant directe-ment avec les brigands d'un pays et l'im-puissance bien constatée du gouverne-ment italien à assurer la sécurité des personnes dans le royaume ne Naples, sont des indices assurément irrécusables de la situation tout à fait anormale du

FEBILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX DU 18 JUIN 1865

₩ Nº 35 -

MARIAGE EN PROVINCE

(Suite of fin.)

CHAPITRE XXII.

La situation d'esprit de Mme Lescalle pendant cette nuit mémorable fut assez pénible. À peine couchée, la bonne dame outmentée par ses conjectures, ayant des inquiétudes de curiosité, voulut tenter de inquiétudes de curiosité, voulut tenter de s'éclairer. Elle se releva, sortit dans le corridor, et vint à petit bruit jusqu'à la porte de sa fille. En approchant, il lui sembla entendre quelqu'un parler à voix basse avec Rose; elle écouts : aucune parole distincte n'arriva à son oreille; mais elle reconnut la voix de Georges, et ne jugges par à propos d'entrer. Elle revint se mestre dans son lit; où, tout en faisant beaucusp, de plans contradictoires, elle finit cependant par s'endormir.

Il faisait grand jour q and elle se réveille.

Elle récapitula rapidement les éléments de la situation, et, avec une certaine logi-

que, elle décida que moins Georges était tel qu'on l'avait d'abord jugé, plus il de-vena timportant de lui enlever Rose. Ceci vena timportant de lui enlever hose. Ceci posé, il fallait agir ; c'est ce qui convenait surtout à la tournure d'esprit de Mme Lescalle. Elle écrivit sur-le-champ un billet laconique et presque impératif à la comtesse de Védelle, la priant de se rendre sans retard, avec son mari, à Belbousquet, pour affaire de famille; elle fit également prévenir M. Lescalle. Elle garda le silence avec la vicille tantie, dont le caractère conciliant eût pu géner ses projets. Tant que M.no Lescalle avait pense ne rencontrer que l'esprit faible el la volonté flottaute d'une espèce d'enfant, elle s'etait dit comme Médée: « Moi seule, et c'est assez ! » Mais l'adversaire apparaissant subitément transformé en homme véritable, il devenait prudent de faire appel à l'autorité des deux familles pour juger et condamner le coupable. Ce calcul était au reste fort simple; la mère offensée, ne désirant pas faire casser le mariage, vou-lait seulement constater devant le tribunal des parents les torts graves du mari, reposé, il fallait agir ; c'est ce qui convenait des parents les torts graves du mari, re-prendre sa fille dédaignée, et, par là, jouir avec elle des revenus fort honorables assurés à Rose par son contrat de mariage. Mme Lescalle se voyait dans l'avenir avec une voiture, des cachemires, donnant des soirées; elle se voyait peut-être même un peu baronne. Décidement, elle n'aurait jamais pu marier sa fille dans des condi-tions devenant plus agréables pour elle, Mme Lescalle

Mme Lescalle.
Quoique complant fort peu aux yeux de sa mère, Rose était cependant le; témoin important au procés intime dont Mme Leècalle préparait les éléments; il fatieit donc la faire parlers; pour accabler ensuite Georges avec ses révélations direcustant.

ciées.
Ses lettres parties et sa toilette termi-née, Mme Lescalle se dirigea de nouveau vers l'appartement de Rose. Le plus grand silence régnait à l'interieur, un calme profond enveloppait la maison; Mme Les-calle mit la main sur le bouton de la porte qui résista; elle était fermée. Mme Les-calle ne voulut pas éveiller brusquement Rose, sans doute encore endormie; elle se décida à attendre son reveil et se re-

se décida à attendre son reveil et se retira...

Dans le corridor, elle passa devant la
porte de Georges; la voyant entre-bàillée,
elle la poussa doucement et avança dans
la chambre un visage investigateur.

Elle vit la chambre dans un ordre parfait, et vide.

Cela lui donna fort à réfléchir; elle jugea nécessaire d'aller recueillir de nouvelles lumières près de l'infaillible Thérézon, et se rendit aussitôt au jardin, où
elle etait sûre de la rencontrer.

Thérèzon, renouvelant le récit des habi-

Thérézon, renouvelant le récit des habi-

tudes des jeunes gens depuis leur mariage rassura Mme Lescalle. Rassurer est le mot : Mme Lescalle en était à ne plus souhaiter à sa fille un au-

tre avenir que celui d'une séparation.
Par une bizarre aberration de l'esprit,
commune à tout le monde, il arrive parfois qu'à force de chercher les compensations à une maavaise situation, on en vient à préferer les bons côtés d'une alternat.ve d'abord effrayante. C'est ce qui se passait pour Mme Les-

Vers midi, un petit cheval actif et robuste, de l'espèce de ceux nommes bidets par les médecins et curés de campagne, déposa M. Lescalle, fort étonné du de sa femme, à la grille de Belbousquet

Presque au même moment, la calèche du du comte de Védelle gravissait à grand'-peine la pente assez roide de l'avenue

Tout le monde entra au salon en même temps; on se jeta des regards interroga-teurs de part et d'autre. Mme Lescalle reçut chacun avec un vi-

sage énigmatique.

« Que se passe-t-il ? demanda le vieux

comte

comte.

— Pourquoi Georges ne vient-il pas nous recevoir ? dit la comtesse.

— Comment ! cela ne va donc pas avec la petite belle-sœur? Le maladroit ! s'ècria Jacques, devinant une partie de la vérité sur le visage de la belle-mère.

— Il se passe des choses graves et sur lesquelles nous devons nous consulter et prendre un parti, » repondit Mme Lescalle en s'adressant au comte, comme chef du conseil de famille. seil de famille.

On s'assit. Je ne sais pas ce que tu vas nous raconter, dit le notaire à sa femme; je comprends cependant qu'il s'agit des en-fants; il me semble alors qu'ils devraient assister à notre conférence.

Je ne sais où ils sont passés depuis une heure; on n'a pas pa les retrouver, reprit Mme Lescalle.

 Comment cela ? fit la comtesse avéc

un accent inquiet. Ils sont sortis tous deux de la pro-

priété Ensemble? C'est ce que je ne saurais vous dire ;

mais c'est peu probable, d'après la façon dont ils mènent l'existence.

— Vivent-ils mal ? demanda le comte. — Ils ne vivent pas du tout, dit Mme Lescalle, et je vais vous en donner les

preuves. »
Alors elle commença à raconter dans les plus grands détails les choses remarquées par Thérézon. Le recit des faits, déjà fort exagéré par la vieille servante, pousse au noir en passant par l'indignation et l'imagination de Mmc Lescalle. Georges fut présenté par elle comme un monstre d'hypocrisie. Elle garda la découverte retative à la croix d'honneur pour la fin de sa péroraison, se réservant, avec un certain art, de consacrer par ce grand coup l'accusation de fausseté insigne sur laquelle s'échafaudaient les torts de son laquelle s'échafaudaient les torts de son

gendre. La famille de Védelle et le notaire luimême écoutaient avec surprise et inquié-tude ce fulminant réquisitoire, d'où il ressortant que Rose était la plus malheureuse des femmes.
Un sentiment de malaise se lisait sur les

physionomies.

Jacques seul ne se sentait guère atteint par ces révélations; il avait pu étre cause de l'idée première de ce mariage, mais il n'avait pas travaillé activement à sa con-clusion.

Appryé près de la fenètre, il laissait donc le discours de Mme Lescalle suivrè son cours, en se gonfiant à chaque pas comme un torrent. Il trouvait tout cela fort exageré et n'écoutait guère; d'ailleurs comme tous les blonds à tempérament sanguin, Jacques était essentiellement op-timiste.

Au milieu d'une des périodes les plus alarmantes de Mme Lescalle : « Tiens ! s'écria-t-il, Georges et Rose,

Tous les regards se tournérent vers la

fenêtre. Les jeunes époux traversaient en effet le